

tionnel, non sans pleurer sur les espoirs enterrés au fond de leur cœur et qui, tout enterrés, ne veulent pas mourir ; d'autres, voyant les nécessités de l'heure actuelle aux clartés des enseignements romains, s'éloignent sans regret de la vieille union conservatrice et remplis de confiance, entrent d'un pas vigoureux dans la voie indiquée par Léon XIII ; d'autres enfin qui, depuis longtemps, avaient donné leur adhésion secrète à la République, acclament, soulagés, la parole attendue qui leur permet d'affirmer leur opinion politique, sans être accusés de trahison par leurs frères. A un point de vue différent, parmi ceux qui acceptent sans détour et sans arrière-pensée l'enseignement social du Souverain Pontife, on remarque aisément des tendances diverses et parfois fort opposées. Ceux-ci ont conservé un culte intérieur à à certain idéal aristocratique ou féodal, une défiance instinctive vis-à-vis des ouvriers ; ils avouent franchement : " la misère imméritée " qui opprime un si grand nombre de travailleurs ; ils n'ont aucune peine à convenir que l'état social actuel doit être réformé selon les lois de la justice ; ils rêvent cependant de maintenir le peuple, assurément — et très sincèrement — pour son bien, dans une tutelle permanente. A côté d'eux et d'accord avec eux sur mainte réforme et sur maint détail, ceux-là ont la profonde conviction qu'il faut se placer nettement sur le terrain démocratique, offrir au peuple, afin d'améliorer sa condition, non pas des dirigeants, mais les moyens de s'en passer, ou plutôt, — car il y aura toujours des dirigeants dans la société, — les moyens de trouver chez lui ces dirigeants, au lieu de les aller toujours chercher dans une classe privilégiée.

En un mot, dans la grande armée catholique, on trouve une aile droite et une aile gauche. Et on peut estimer que les membres du " Congrès national catholique ", assemblés dans Paris, sont l'aile droite, et que l'aile gauche est constituée par les démocrates chrétiens réunis à Lyon. Or, si l'on examine avec soin ces deux manifestations, moins dans leurs détails que dans leur esprit, moins dans les vœux formulés que dans l'impression produite, on éprouve une joie, mêlée de confiance et d'espoir, à découvrir entre ces deux fractions séparées de l'opinion catholique un rapprochement très sérieux. Les deux groupements restent différents, comme il convient ; mais ils sont beaucoup moins éloignés l'un de l'autre et atténuent leurs divergences dans ce qu'elles pouvaient offrir de trop heurtant. Ils placent tous deux, sans ambiguïté, leur action particulière sur le même terrain ; ils mettent tous les deux, avec clarté, leur tempérament spécial au service de la même cause.

Quand on voit de quels éléments était composé le Congrès de Paris, où s'est groupée l'aile droite de l'opinion catholique, on est frappé des immenses progrès qui se sont opérés dans maints esprits, naguère encore hostiles aux directions pontificales. Le public et les dirigeants de ce congrès différaient très peu du public et des dirigeants qui formaient autrefois les assemblées catholiques. Quelques personnalités bien connues, en qui s'incarna l'Union conservatrice et dont la foi, l'éloquence et le dévoue-